



HAL
open science

De la narration au discours rapporté dans l'épopée : le cas de l'Énéide

Jean-François Thomas

► **To cite this version:**

Jean-François Thomas. De la narration au discours rapporté dans l'épopée : le cas de l'Énéide. Revue de Linguistique Latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina), 2015, 10. hal-03401166

HAL Id: hal-03401166

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03401166>

Submitted on 25 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la narration au discours rapporté dans l'épopée : le cas de l'*Énéide*

Jean-François THOMAS
(Université de Montpellier III)
jean-francois.thomas@univ-montp3.fr

1. INTRODUCTION

Les différentes formes du discours rapporté paraissent poser globalement deux problèmes. L'un concerne l'analyse et la délimitation des différents discours sur les plans syntaxique et énonciatif, dans la continuité de l'article fondateur de L. Sznajder (2000) sur le discours indirect et la dépendance syntaxique. L'autre question concerne la coexistence même de ces différentes formes : pourquoi le narrateur emploie-t-il un discours direct, un discours indirect, un discours indirect libre ? Bien des recherches sur des textes de nature et de période différentes sont nécessaires afin de se faire une idée en la matière et les observations ici présentées concernent les formes du discours rapporté dans l'*Énéide*, première œuvre latine complète d'un genre dont le nom, épopée, signifie justement « parole ». Disons d'emblée qu'au risque de décevoir, cette analyse laisse de côté les interrogations directe et indirecte ainsi que les expressions de l'ordre, de la prière et de la demande, pour se limiter au discours rapporté en dépendance de termes, généralement des verbes, signifiant « dire, parler ». Même ainsi délimité, le discours rapporté occupe une place très importante en nombre de vers et au-delà du cas emblématique des chants 2 et 3 qui sont entièrement des discours directs, il n'est pas rare d'en trouver qui fassent plusieurs dizaines de vers, jusqu'à la centaine. Or l'on est frappé par un décalage net. La proposition infinitive, est, avec une vingtaine d'exemples, bien plus rare que l'énonciation directe. Tout le problème est de rendre compte de cette différence par une comparaison portant sur des facteurs très divers : situation d'énonciation, structure syntaxique, éléments stylistiques. Cette différence est à mesurer à l'aune de la distinction que Laurence Rosier établit entre l'*oratio recta* correspondant chez les auteurs anciens au DD et l'*oratio obliqua* correspondant au DI. Le DD, explique-t-elle, reproduit les paroles dans un souci de fidélité et de littérarité, relevant de la mimésis poétique, individualisante, tandis que le DI, dont la première illustration est le SC

des Bacchanales, ne cherche pas à être une bonne imitation, mais répond à une praxis politique et vise à conserver la substance qui ne peut être que vraie¹. Notre travail fait une large place au DD, prépondérant, elle va des marques les plus simples aux marques les plus complexes : l'absence de tout élément introducteur ainsi que les incises, les nombreux verbes introducteurs, puis, par contraste, est analysée la proposition infinitive avec ses emplois bien particuliers. Sont aussi laissés de côté les phénomènes d'interlocution et l'intégration d'un discours direct dans un discours direct.

2. DE LA NARRATION AU DISCOURS DIRECT : DES MOYENS 'MINIMAUX'

Sous le terme un peu vague de moyens minimaux, sont réunis des procédés plus économiques qu'un verbe de parole centre de proposition. Parler de moyens minimaux pour qualifier l'ancrage du discours peut paraître une qualification impressionniste, mais elle vise simplement à rendre compte d'un phénomène assez répandu. Les paroles s'enchaînent directement à la narration proprement dite ou alors est utilisée une incise qui n'a pour lien syntaxique avec le reste que la coréférence de son sujet avec celui d'un verbe de la narration.

2.1. Absence de marque

L'absence de toute marque n'est pas très fréquente avec une dizaine d'exemples, mais ils présentent une certaine uniformité. L'ellipse du verbe introducteur fait des propos la suite naturelle du récit. Cela se produit d'abord lorsque la situation de communication n'est pas un face-à-face, parce que le locuteur est une ombre, telle l'image d'un dieu semblable à Mercure s'adressant à Énée :

4, 558-560: *omnia Mercurio similis, uocemque coloremque
et crinis flauos et membra decora iuuentae :*

'Nate dea, potes hoc sub casu ducere somnos ...'

« Elle était en tous points semblable à Mercure, c'était sa voix, l'éclat de son teint, ses cheveux blonds, son corps rayonnant de jeunesse :

'Fils d'une déesse, peux-tu vraiment dormir en cet instant ? ...' » (trad.

J. Perret)²,

ou parce que l'interlocuteur n'est pas directement visible:

¹ Cf. L. ROSIER (1999 : 21) : « Si le discours indirect est praxis, signe de légitimité politique, le discours indirect a statut d'ordre stylistique et c'est du côté de la notion antique d'imitation que se trouvent les développements les plus significatifs de ce que nous appelons globalement aujourd'hui le discours rapporté, à savoir la reproduction des paroles ou des pensées d'autrui. »

² De même 4, 478.

9, 389-391: *Vt stetit et frustra absentem respexit amicum :
'Euryale infelix, qua te regione reliqui ?
quaue sequar ?' ...*

« Dès qu'il (Nisus) s'arrêta et chercha en vain derrière lui son ami absent : 'Malheureux Euryale, où t'ai-je laissé ? où te rejoindre ?' » (trad. J. Perret).

Ailleurs, l'absence de verbe tient à ce que les mots constituent une réaction immédiate devant une situation rapide. Ce sont ainsi les paroles qui accompagnent le mouvement d'une flèche :

9, 633-634 : *perque caput Remuli uenit et caua tempora ferro traicit. 'I, uerbis uirtutem include superbis !'*

«Elle (= la flèche) frappe Rémulus à la tête, le fer traverse le creux de ses tempes. 'Va, prétentieux bavard, insulte le courage' » (trad. J. Perret)

et le rejet de *traicit* lance la flèche dans une trajectoire que suivent instantanément les mots³. Il en est de même pour le sentiment qui traverse l'esprit, comme pour Énée face au jeune Lausus assailli de toutes parts :

10, 823-826 : *ingemuit miserans grauiter dextramque tetendit et mentem patriae subiit pietatis imago :*

'Quid tibi nunc, miserande puer, pro laudibus istis, quid pius Aeneas tanta dabit indole dignum ?

« Énée gémit, plein d'une profonde pitié, il lui tendit la main et une sorte de tendresse paternelle pénétra son esprit : 'Que te donner maintenant, malheureux enfant, en rapport avec ce que tu vauX ? Le pieux Énée, que te donnera-t-il qui soit digne d'un si noble cœur ?' » (trad. J. Perret)

avec le verbe *subiit* exprimant une amplification progressive du sentiment qui ne peut que déboucher sur une verbalisation⁴.

Ne pas dire, d'une manière ou d'une autre, qu'un personnage prend la parole revient à établir une situation de communication quelque peu tronquée par l'effacement d'un acteur de l'énonciation ou par l'instantanéité de l'énoncé.

2. 2. L'incise

Inquit (27 occurrences) et *ait* (21 occ.) ne se placent pas systématiquement après l'un des tout premiers mots des paroles, car leur position est en fait liée à l'élément qu'ils mettent en relief. Au chant 1, alors que le récit s'étend sur les épisodes majeurs du siège de Troie, Didon intervient :

1, 753-755 : *'Immo age et a prima dic, hospes, origine nobis*

³ De même 9, 747.

⁴ De même 6, 559 ; 10, 276 ; 10, 845 ; 12, 676.

*insidias, inquit, Danaum casusque tuorum
erroresque tuos ...'*

« 'Mais plutôt, va, notre hôte, dit-elle, raconte-nous dès leurs premières origines les embûches des Danaens et les malheurs des tiens et tes courses errantes.' » (trad. J. Perret).

La position d'*inquit* dans le syntagme *insidias Danaum* souligne que c'est moins le récit de la guerre que celui du périple des Danaens et d'Énée qui l'intéresse, première manifestation discrète de l'amour. Lors des jeux funèbres, une dispute éclate entre trois concurrents qui revendiquent chacun la victoire, mais, souligné par la place d'*inquit*, le *uestra* de la réponse d'Énée promet à chacun un prix, conformément à l'usage de ces jeux :

5, 348-349 : ... '*Vestra, inquit, munera uobis
certa manent, pueri, et palmam mouet ordine nemo.*

« ... 'Vos prix, dit-il, vous demeurent assurés, enfants, et personne ne touche aux rangs des vainqueurs.' » (trad. J. Perret).

Impuissant à maintenir la paix, le vieux roi Latinus prononce une imprécation :

7, 594-595 : '*Frangimur heu fatis, inquit, ferimurque procella !
Ipsi has sacrilego pendetis sanguine poenas'*

« 'C'est par les destins, hélas, que nous sommes brisés et nous sommes emportés par la tempête ! Vous-mêmes, malheureux, en subirez la peine au prix de votre sang sacrilège' »,

et *inquit* souligne que Latinus place la situation dans une fatalité irrésistible, source des cruelles guerres à venir.

Parfois, l'incise souligne un terme qui renvoie aux propos mêmes du locuteur pour marquer leur force. Turnus vient de tuer Pallas dont le corps est atrocement mutilé :

10, 490-495 : *Quem Turnus super adsistens [sic ore profatur] :
'Arcades haec, inquit, memores mea dicta referte
Euandro : qualem meruit, Pallanta remitto.
Quisquis honos tumuli, quidquid solamen humandi est,
largior. Haud illi stabunt Aeneia paruo
hospitia ...'*

« Turnus, debout au-dessus de lui : 'Arcadiens, dit-il, rappelez-vous ces paroles et rapportez-les à Évandre. Je lui rends Pallas en l'état qu'il a mérité. Honneurs du tombeau, consolation de la sépulture, tout ce qu'il voudra, je lui en fais largesse. Il aura payé d'un assez bon prix l'hospitalité accordée à Énée ...' » (trad. J. Perret).

Le retour de Turnus sur ses propres paroles renforce leur puissance vindicative, expliquant ainsi la poursuite de la guerre intestine.

De manière systématique, *inquit* permet une mise en relief qui prend toute sa portée dans l'échange en raison de la situation et de l'attente du locuteur⁵.

⁵ De même 1, 321 ; 1, 459 ; 2, 69 ; 2, 76 ; 2, 387 ; 5, 353 ; 5, 473 ; 5, 623 ; 5, 670 ; 5, 741 ; 7, 68 ; 7, 116 ; 8, 113 ; 8, 362 ; 439 ; 9, 423 ; 9, 781 ; 11, 855 ; 12, 259 ; 12, 777 ; 12, 931.

Il en est de même avec *ait*. Dans les propos de Didon, il focalise sur la personne d'Énée et sa présence douloureuse :

4, 590-591 : *flauentisque abscissa comas : 'Pro Iuppiter ! ibit hic, ait, et nostris inluserit aduena regnis !'*

« ... arrachant ses blonds cheveux : 'Oh ! Jupiter ! il partira, dit-elle ; un étranger de passage aura abusé de notre royauté !' »

Il focalise encore sur le lieu propice auquel est parvenue la Sibylle au seuil du temple d'Apollon⁶ et sur le mouvement rapide qu'il s'agit d'accomplir vers les forges de Vulcain⁷.

Enfin, il arrive que l'incise *ait* vienne juste après l'apostrophe à l'interlocuteur, pour souligner son implication nécessaire. Arrivée à l'entrée du monde souterrain, la Sibylle s'adresse à Énée :

6, 51-53 : *'Cessas in uota precesque, Tros, ait, Aenea ? cessas ? neque enim ante dehiscent attonitae magna ora domus. '...*

« ... 'Tu tardes à présenter tes vœux, tes prières, Troyen Énée, dit-elle ; tu tardes ? Mais elles ne s'entr'ouvriront pas avant, les grandes bouches de la demeure épouvantée.' » (trad. J. Perret).

La présence de *ait* entre *Troes* et *Aeneas* insiste sur la responsabilité de celui qui agit à la fois comme chef troyen et comme fils de son père. Ce dernier emploi est spécifique de *ait*⁸. L'on en rapprochera l'unique occurrence de *conclamat* en incise pour les paroles de la Sibylle :

6, 258-260 : *'Procul o, procul este, profani, conclamat uates, totoque absistite luco ; tuque inuade uiam uaginaque eripe ferrum*

« ... 'Loin, loin d'ici, profanes, s'écrie la prêtresse, retirez-vous de tout ce bois ; et toi, entre au chemin, sors le fer du fourreau.' » (trad. J. Perret)

où le verbe, jusque dans la place en début de vers et après *profani*, marque l'injonction de la prêtresse à l'égard des interlocuteurs pour les éloigner et faire la différence avec l'engagement d'Énée.

Les verbes en incise constituent en somme une intrusion de la narration dans le discours où le narrateur se fait l'interprète de la stratégie énonciative du personnage. Le statut de l'incise est intéressant. S'il est vrai pour reprendre l'analyse de Jacqueline Authier-Revuz (1992 : 40) que l'énonciateur *fait mention* des mots du message qu'il rapporte, il *fait usage* de ses mots pour décrire la situation de communication. L'on pourrait

⁶ 6, 45-46 : *Ventum erat ad limen, cum uirgo 'Poscere fata / tempus, ait ; deus ecce deus !' ...*, « On était arrivé sur le seuil quand la vierge : 'C'est le moment de demander les destins, dit-elle : le dieu, voici le dieu !' » (trad. J. Perret)

⁷ 6, 629-631 (propos de la prêtresse de Phébus) : *'Sed iam age carpe uiam et susceptum perface munus ; / acceleremus, ait ; Cyclopum educta caminis / moenia conspicio ...'*, « 'Mais maintenant, allons, reprends ta route, achève l'œuvre entreprise, hâtons-nous, dit-elle ; je vois les murs sortis de la forge des Cyclopes ...' » (trad. J. Perret)

⁸ De même 6, 318 ; 7, 121 ; 8, 122 ; 11, 459 ; 11, 463.

ajouter que l'incise fait partie de cette logique, car la mobilité de sa place est une manière pour l'énonciateur principal de jouer sur les implicites de l'énonciateur secondaire. Le discours citant interprète le discours cité, pour reprendre les analyses de Geneviève Salvan (2005 : 128-132).

3. LES VERBES INTRODUCTEURS

Par rapport aux incises, les verbes introducteurs sont bien plus variés et leurs occurrences plus nombreuses. Leur usage n'est cependant pas uniforme. Le cas le plus frappant est assurément celui de *dicere* qui est habituel pour reprendre la narration après le discours mais qui, à l'inverse, a une seule attestation pour amener un discours direct, et pas n'importe lequel, puisqu'il s'agit des dernières paroles de Didon⁹. Au *dixerat* habituel de clôture fait écho la présence exceptionnelle de *dixit* en ouverture. Cet emploi très marqué par rapport à l'usage virgilien crée une délimitation du champ de la parole d'autant plus forte que ce sont les *nouissima uerba*. Les verbes les plus courants sont *fari* et ceux de sa famille.

3.1. *Fari* et ses préverbés

Fari est largement représenté. Il est évident que le personnage dont les propos vont être cités s'adresse à un interlocuteur, mais celui-ci n'est pas indiqué explicitement et ne fait pas partie de la rection du verbe, qui n'est pratiquement jamais pourvu d'un complément introduit par *ad* ou au datif¹⁰. En revanche, il a régulièrement un adverbe ou un pronom cataphorique référant aux paroles elles-mêmes, et il se place souvent en fin de vers, juste avant le début des propos. Toutes ces caractéristiques en font un verbe de liaison entre le récit et le discours qui est peu marqué, comme pour ces paroles de Jupiter à Vénus :

1, 256-258 : *Oscula libauit natae, dehinc talia fatur :*
 'Parce metu, Cytherea, manent immota tuorum
fata tibi ...'

⁹ 4, 650-651 et 663-664 : *incubuitque toro dixitque nouissima uerba : / 'Dulces exuuiae, dum fata deusque sinebat ...' / Dixerat, atque illam media inter talia ferro / conlapsam aspiciunt comites...*, « ... elle se jeta sur le lit et prononça les paroles de l'adieu : 'Douce reliques, tant que les destins, tant qu'un dieu le souffraient ...' Elle avait dit et avant qu'elle n'achève, ses servantes la voient retombée sur le fer ... » (trad. J. Perret)

¹⁰ 5, 547 : ... *et fidam sic fatur ad aurem : ' ...'* : « ... et il s'adresse ainsi à son oreille fidèle : ' ...' »
 6, 36 : ... *fatur quae talia regi : ' ...'* : « ... s'adresse ainsi au roi : ' ...' »

« il effleura d'un baiser les lèvres de sa fille, puis il lui parle en ces termes : 'Sois sans crainte, Cythérée ; les destinées des tiens te sont acquises, immuables ...' » (trad. J. Perret)¹¹.

Il est d'ailleurs rarement accompagné d'indications sur la manière de parler ou sur l'état d'esprit du personnage :

11, 41 : ... *lacrimis ita fatur obortis*

« ... il parle ainsi, envahi par les larmes »¹².

En relation avec son préverbe, *adfari* est très souvent accompagné d'un accusatif exprimant l'interlocuteur, alors que, comme on vient de le voir, l'équivalent est très rare avec *fari*¹³. Si la différence paraît à première vue légère, elle peut s'avérer plus importante car la mention de l'allocutaire tient souvent à ce que les propos ne relèvent pas de la simple information, mais entrent dans une véritable relation avec l'interlocuteur car les paroles qui lui sont adressées répondent à son action ou attendent de sa part une réaction. Elles constituent une prière :

1, 663-666 : *Ergo his aligerum dictis adfatur Amorem :*

'Nate, meae uires, mea magna potentia, solus,

nate, patris summi qui tela Typhoea temnis,

ad te confugio et supplex tua numina posco

« Elle (= Vénus) s'adresse donc en ces termes au dieu ailé, à l'Amour : 'Mon enfant, toi qui fais ma force, ma puissance souveraine, toi qui seul, mon enfant, dédaignes les traits typhéens du Père d'en haut, j'ai recours à toi, j'implore en suppliante ta divine assistance' » (trad. J. Perret)¹⁴,

mais aussi une invective ou un ordre :

9, 198-200 : *Euryalus, simul his ardentem adfatur amicum :*

'Mene igitur socium summis adiungere rebus,

Nise, fugis ? ...'

« Euryale aussitôt répond à son ardent ami : 'Quoi, Nisus, tu écarter l'idée de m'avoir comme compagnon quand l'entreprise est la plus belle ... ! ' » (trad. J. Perret)¹⁵,

¹¹ De même 2, 107 ; 3, 309 ; 3, 485 ; 3, 612 ; 5, 16 ; 5, 44 ; 5, 79 ; 5, 382 ; 5, 464 ; 5, 532 ; 5, 847 ; 7, 330 ; 8, 559 ; 9, 280 ; 10, 556 ; 11, 501 ; 11, 556 ; 11, 685 ; 12, 228 ; 12, 295 ; 12, 434 ; 12, 564 ; 12, 888 ; etc.

¹² De même 2, 147 ; 8, 115 ; 8, 394.

¹³ En effet, à défaut de faire partie de la construction du verbe, l'interlocuteur est explicité dans le contexte élargi, comme le montre la comparaison entre : 2, 147-148 : *Ipse uiro primus manicas atque arta leuari / uincla iubet Priamus dictisque ita fatur amicis*, « Lui-même, le premier, Priam ordonne de détacher les mains de l'homme, d'ôter les liens qui le serrent et lui adresse ces paroles amicales » (trad. J. Perret), et : 10, 466 : *Tum genitor natum dictis adfatur amicis*, « Alors le père des dieux adresse à son fils des paroles affectueuses » (trad. J. Perret). De même 6, 538.

¹⁴ De même 2, 700 ; 4, 632 ; 6, 666 ; 8, 126 ; 9, 83.

¹⁵ De même 10, 591 ; 12, 10 ; 12, 71 ; 10, 332-333 : ... *Fidum Aeneas adfatur Achaten : / 'Suggere tela mihi : ...'*, « Énée s'adresse au fidèle Achate : 'Passe-moi les traits ...' »

un avertissement, tel celui donné par Apollon :

9, 652-654: ... *his ardentem adfatur Iulum* :
'*Sit satis, Aenide, telis impune Numanum
oppetiisse tuis ...*'

« ... il s'adresse en ces mots à l'ardent Iule : 'Contente-toi, fils d'Énée, d'avoir pu, sans encourir dommage, abattre Numamus sous tes coups ...' » (trad. J. Perret)¹⁶,

ou un encouragement, comme celui que Vénus adresse à son fils :

8, 611-613 : *talibus adfata est dictis seque obtulit ultro* :
'*En perfecta mei promissa coniugis arte
munera...*'

« Elle lui adressa ces paroles et s'offrit à sa vue : 'Voici mes cadeaux, chefs d'œuvre, comme promis, de l'art de mon époux.' » (trad. J. Perret)¹⁷.

Si bien sûr les paroles introduites avec le simple *fari* peuvent avoir aussi ces implications, la construction avec *ad* ou le datif pour *adfari* renforce, par la syntaxe, l'objectif de l'acte illocutoire. L'on comprend alors qu'*adfari* soit le plus fréquent des préverbés de *fari*.

En effet, comme verbe introducteur, *profari* n'a que deux occurrences. Elles concernent toutes les deux Didon, quand elle assure les Troyens de sa protection :

1, 561-562 : *Tum breuiter Dido uoltum demissa profatur* :
'*Soluite corde metum, Teucrici, secludite curas.*'

« Alors en quelques mots Didon, inclinant son visage, leur dit : 'Rejetez toute crainte de vos cœurs, Troyens, bannissez vos alarmes' » (trad. J. Perret),

et lorsqu'elle s'adresse à Énée lui expliquant les raisons de son départ :

4, 364-365 : ... *et sic accensa profatur* :
'*Nec tibi diua parens generis nec Dardanus auctor ...*'

« ... puis, enflammée, elle lui dit : 'Non, une déesse n'est pas ta mère et Dardanus n'est pas l'auteur de ta race ...' » (trad. J. Perret).

Le verbe appartient à la langue noble de l'épopée. La rareté de *profari* lui confère un caractère marqué et d'ailleurs il s'applique à Didon, personnage évidemment à part dans cette épopée, et en deux occurrences qui se font écho puisque la protection accordée au peuple troyen et à son chef se termine par les imprécations contre Énée lui-même. Peut-on aller au-delà et motiver l'emploi du verbe par la valeur du préverbe ? Plusieurs occurrences chez d'autres auteurs mettent l'accent sur un face-à-face¹⁸, et de fait, c'est bien d'un face-à-face qu'il s'agit puisque Didon parle à ses hôtes puis à son hôte, c'est-à-dire à des personnes qui se définissent statutairement par rapport à elle et vice versa.

¹⁶ De même 9, 640.

¹⁷ De même 7, 91 ; 7, 544.

¹⁸ Par exemple : Ov. *met.* 11, 289-290 : *et flebat ; moueat tantos quae causa dolores, / Peleusque comitesque rogant ; quibus ille profatur*, « il pleurait ; Pélée et ses compagnons lui demande quelle cause entraîne de si grandes douleurs : il s'adresse à eux » ; de même Enn. *ann.* 563 ; Lucan. 9, 584 ; Stat. *theb.* 10, 689 ; *sil.* 11, 211.

Effari est très usuel pour marquer le passage du discours à la narration, mais il a une seule occurrence où il s'applique au rapport inverse, quand Pandarus s'adresse à Turnus :

9, 735-739: ... *Tum Pandarus ingens
emicat et mortis fraternae feruidus ira
effatur : 'Non haec dotalis regia Amatae,
nec muris cohibet patriis media Ardea Turnum.
Castra inimica uides, nulla hinc exire potestas.'*

« ...Alors le gigantesque Pandarus bondit en avant, la mort de son frère enflamme sa colère, il dit : 'Tu n'es pas ici dans le palais qu'Amata t'a promis en dot, ni en Ardée renfermant Turnus à l'abri des murs de ses pères. Tu as sous les yeux un camp ennemi ; aucune possibilité d'en sortir. » (trad. J. Perret).

L'occurrence, unique, témoigne d'un emploi marqué, encore souligné par la position en rejet, et la présence du verbe est sans doute liée à l'idée de dire toute sa pensée (cf. la valeur de *eloqui* « dire, aller jusqu'au bout de son propos »). Elle correspondrait à la colère du personnage (*feruidus ira*).

3. 2. *Loqui* – *adloqui*

L'on considèrera ensemble *loqui* et *adloqui* pour noter qu'ils sont peu représentés, mais que, dans plus de la moitié de leurs occurrences, ils introduisent les paroles des dieux ou des êtres qui font le lien entre les hommes et les dieux. *Loqui* s'applique ainsi à la Sibylle qui s'adresse à Énée :

6, 124-126 : *Talibus orabat dictis arasque tenebat,
cum sic orsa loqui uates : 'Sate sanguine diuom,
Tros Anchisiade, facilis descensus Auerno.'*

« Tels étaient les mots de sa prière et il tenait sa main sur l'autel quand la prêtresse ouvrit la bouche et parla ainsi : 'Héros né du sang des dieux, Troyen fils d'Anchise, il est facile de descendre en Averse' » (trad. J. Perret).

La position de la main sur l'autel quand la prêtresse lui répond souligne concrètement qu'elle a une prééminence et une fonction de guide lorsqu'elle prononce ses paroles introduites par *loqui*¹⁹. *Adloqui* est encore employé par les dieux qui se parlent entre eux pour un questionnement vigoureux :

1, 229-232 : *adloquitur Venus : 'O qui res hominumque deumque
aeternis regis imperiis et fulmine terras,
quid meus Aeneas in te committere tantum,
quid Troes potuere ... ?*

« Vénus s'adresse à lui (Jupiter) : 'Toi qui conduis sous des lois éternelles le sort des hommes et des dieux, toi qui leur fais redouter ta

¹⁹ De même 6, 562 ; 9,5.

foudre, quel si grand crime mon Énée ou les Troyens ont-ils pu commettre envers toi ... ?' »²⁰.

Il s'utilise aussi pour une demande ferme, fixer la mission d'Énée :

4, 223-224: *Tunc sic Mercurium adloquitur ac talia mandat :*

'Vade age, nate, uoca Zephyros et labere pennis'

« Alors Jupiter s'adresse à Mercure et lui donne mission en ces termes :

'Va vite, mon fils, appelle les Zéphyrs, descends sur tes ailes ...' »²¹,

ou encore pour une parole prémonitoire comme dans ce passage où une nymphe de la forêt annonce à Énée le massacre des Rutules :

10, 228-229: *Tum sic ignarum adloquitur : 'Vigilasne, deum gens, Aenea ? Vigila et ulcis immite rudentis.'*

« Elle s'adresse ainsi à lui, l'ignorant : 'Veilles-tu, fils des dieux, Énée ? Veille et largue les écoutes de tes voiles' »²².

Dans ces textes, les deux verbes introduisent une parole d'autorité qui commande et qui a une visée. Or c'est cette nuance qui se retrouve dans les quelques exemples où les verbes s'appliquent aux hommes. Le verbe *loqui* est ainsi employé pour Énée qui présente les jeux :

5, 303-304 : *Aeneas quibus in mediis sic deinde locutus :*

'Accipite haec animis laetasque aduertite mentes'

« Énée ensuite, au milieu d'eux, parla ainsi : 'Entendez bien ces paroles et prêtez-leur votre attention joyeuse.' » (trad. J. Perret)²³,

et c'est encore le cas pour *adloqui*, introduisant les dernières paroles, les dernières recommandations de Camille à sa suivante :

11, 820-821 et 825 : *Tum sic exspirans Accam ex aequalibus unam adloquitur '...*

Effuge et haec Turno mandata nouissima perfer'

« Sur le point d'expirer, elle s'adresse à Acca, une des vierges de son âge : 'Cours vite et porte à Turnus ces dernières paroles, mon dernier avis' » (trad. J. Perret).

Par rapport à *loqui*, il existe une nuance. Le préverbe *ad-*, à partir de sa valeur directive, explicite la relation entre les deux instances, d'où l'utilisation du verbe pour une parole pleine de respect et d'émotion, lorsqu'Énée reconnaît Palinure :

6, 340-342 : *Hunc ubi uix multa maestum cognouit in umbra,*

sic prior adloquitur : 'Quis te, Palinure, deorum eripuit nobis medioque sub aequore mersit ?'

« Lorsque dans l'ombre épaisse Énée, à grand-peine, l'a reconnu tout triste, il s'adresse à lui le premier : 'Quel dieu, Palinure, t'a enlevé à notre amitié et t'a noyé au milieu de la mer ?' » (trad. J. Perret)²⁴.

Adloqui est le seul verbe du champ lexical à pouvoir être coordonné à un autre verbe, tel *ait* :

²⁰ De même 5, 780.

²¹ De même 8, 372.

²² De même 12, 792.

²³ De même 1, 614 ; 7, 357 ; 9, 319.

²⁴ De même 4, 8.

1, 594-596 : *Tum sic reginam adloquitur cunctisque repente
improvisus ait : 'Coram, quem quaeritis, adsum,
Troius Aeneas, Libycis ereptus ab undis.'*

« Alors il s'adresse à la reine et soudain dans la surprise générale il dit : 'Me voici devant vous, celui que vous cherchez, Énée le Troyen, sauvé des ondes libyennes' » (trad. J. Perret),

comme si l'ancrage narratif de la parole se décomposait en deux temps, pour marquer le commencement de la parole proprement dite (*ait*) et pour marquer, avec le préverbe *adloquitur*, la prise de parole avec ce qu'elle suppose de distance nécessaire étant donné la différence de situation. L'emploi d'*adloquitur* quand Mézence va parler à son cheval souligne la différence entre les deux instances, l'homme et l'animal, mais au-delà du caractère paradoxal de cette situation et de sa rareté dans la tradition épique, la relation ainsi explicitée est pleine d'une proximité réconfortante :

10, 859-862 : *hoc solamen erat, bellis hoc uictor abibat
omnibus. Adloquitur maerentem et talibus infit :
'Rhaebe, diu, res si qua diu mortalibus ulla est,
uiximus ...'*

« C'était son réconfort, il sortait avec lui vainqueur de toutes les guerres. Il le voit triste et lui parle ainsi : 'Rhèbe, longuement, si rien est jamais long pour les mortels, nous avons vécu ...' » (trad. J. Perret).

Loqui – *adloqui* caractérisent une prise de parole comportant une nécessaire distance entre le locuteur et l'interlocuteur, où s'inscrivent tout à tour l'autorité, le respect et, de manière plus décalée, le réconfort.

3. 3. *Fundere-effundere*

Les verbes *fundere-effundere* n'appartiennent pas spécifiquement au champ lexical de la parole, mais au sens propre « verser, répandre » se rattachent deux emplois plus particuliers concernant le discours rapporté. *Fundere* se dit d'abord d'un flot de paroles, avec la nuance complémentaire que cette masse noie la vérité dans une illusion trompeuse, et il introduit les propos fallacieux adressés à Palinure afin de tromper sa vigilance :

5, 841-844 : *... puppique deus consedit in alta
Phorbanti similis funditque has ore loquelas :
'Iaside Palinure, ferunt ipsa aequora classem,
aequatae spirant aerae, datur hora quieti'*

« Sur le haut de la poupe le dieu s'assit, semblable à Phorbas, et de ses lèvres il laisse couler ces propos séducteurs : 'Fils d'Iasius, Palinure, les eaux, d'elles-mêmes, portent notre flotte, le souffle des brises s'est fait égal' » (trad. J. Perret)²⁵.

²⁵ De même 7, 292.

Le sens général de « répandre » appliqué à des paroles donne aussi la nuance d'un jaillissement. Ce peut être un phénomène concret, comme lorsque de l'ombre d'Anchise émanent ses propos à son fils :

5, 722-723 : *Visa dehinc caelo facies delapsa parentis*

Anchisae subito talis effundere uoces

« Ensuite il crut voir, descendue du ciel, l'apparence de son père Anchise, soudainement, et qui s'épanchait en ces termes » (trad. J. Perret),

mais le plus souvent le jaillissement des propos est le résultat d'une forte émotion. Voyant une partie de la flotte brûlée par des Troyennes sur le conseil de Junon, Vénus est tourmentée devant les préparatifs d'un voyage vers l'Italie qui s'annonce risqué :

5, 779-780 : *At Venus interea Neptunum exercita curis*

adloquitur talisque effundit pectore questus

« Vénus, cependant, tourmentée d'inquiétudes, s'adresse à Neptune et laisse de son cœur épancher ces plaintes. » (trad. J. Perret).

Fundere – *effundere* se dit encore de l'épanchement des prières dans une supplication :

11, 481-482 : *Succedunt matres et templum ture uaporant*

et maestas alto fundunt de limine uoces

« Les mères s'approchent, emplissent le temple des fumées de l'encens ; du seuil imposant, elles jettent leurs tristes voix »²⁶.

Le point commun de ces applications référentielles est en général une parole qui s'exprime d'un coup, poussée par une force intérieure, exprimant moins une vision qu'elle ne traduit une émotion.

3. 4. Verbes signifiant « ajouter, expliquer quelque chose »

D'autres verbes n'expriment pas davantage que *fundere* au propre le fait de dire quelque chose, mais, tels *dare* et *addere*, ils sont construits avec comme complément à l'accusatif des substantifs du type *uoces* ou un cataphorique référant aux paroles explicitées ensuite. Les occurrences sont rares, ce qui rend difficile l'explicitation de nuances. Il existe ainsi un syntagme *uoces dare*, qui paraît employé quand les paroles résultent d'un effort sur soi :

11, 839-840 : *prospexit tristi mulcatam morte Camillam,*

ingemuitque deditque has imo pectore uoces

« Opis vit Camille frappée par la sombre mort, elle gémit et du fond de sa poitrine fit monter ces paroles. » (trad. J. Perret)²⁷.

Edere intègre dans le récit des propos qui constituent une explication, une révélation sur des dispositions qui ne vont pas de soi :

5, 799-800 : *Tum Saturnius haec domitor maris edidit alti :*

'Fas omne est, Cytherea, meis te fidere regnis'

²⁶ De même 5, 482 ; 6, 55 ; 8, 70.

²⁷ De même 11, 535.

« Alors le fils de Saturne, dompteur des mers profondes, lui dit : 'À tous égards, tu as bien droit, Cythérée, de te fier à mon royaume' » (trad. J. Perret)²⁸,

emploi qui se rattache aisément à la valeur de base « divulguer, expliquer ». *Addere* « ajouter » fait le lien entre une action et la parole pour souligner leur profonde complémentarité propre, par exemple, à donner au final l'image la plus repoussante de la furie *Allecto* :

7, 451-453 : *uerberaque insonuit rabidoque haec addidit ore :*
'*En ego uicta situ quam ueri effeta senectus*
arma inter regum falsa formidine ludit'

« Elle fit claquer son fouet et ajouta ces mots d'une bouche écumante : 'Me voilà, celle qu'a vaincue la décrépitude, qu'une vieillesse hors d'état de discerner le réel abuse d'épouvantes sans fondement parmi les armes des rois' » (trad. J. Perret)²⁹.

3.5. Syntagmes signifiant « faire quelque chose en disant »

Il n'est pas rare que des ablatifs ou des adverbes référant à des propos fonctionnent comme des circonstants de verbes d'action et en particulier de mouvement. Le personnage s'approche de l'autre en même temps qu'il lui parle :

4, 92-94 : *Talibus adgreditur Venerem Saturnia dictis :*
'*Egregiam uero laudem et spolia ampla refertis*
tuque puerque tuus ...'

« La Saturnienne entreprend Vénus en ces termes : 'Le fameux succès, les amples dépouilles que vous nous rapportez, toi et ton garçon...' » (trad. J. Perret).

Le verbe explicite déjà le rapport entre locuteur et interlocuteur, tel se *offert* qui dénote un face-à-face et donc une prise de position forte :

7, 419-422 : *fit Calybe Iunonis anus templique sacerdos*
et iuueni ante oculos his se cum uocibus offert :
'*Turne, tot incassum fusos patiere labores,*
et tua Dardaniis transcribi sceptrum colonis ?'

« *Allecto* devient Calybé, la vieille prêtresse de Junon et de son temple, puis se présente devant les yeux du jeune homme avec ces mots : 'Turnus, souffriras-tu que tant de labeurs aient été prodigués pour rien et que ton sceptre soit dévolu à des colons de Dardanie ?' » (trad. J. Perret).

Le mouvement laisse voir la teneur des propos³⁰. Plus encore, le verbe en vient à s'appliquer non plus à un déplacement mais à la visée des paroles, par exemple dans un rapport d'opposition :

²⁸ De même 7, 194.

²⁹ De même 11, 95 ; 12, 358.

³⁰ De même 1, 406 ; 9, 18.

10, 448-450 : *talibus et dictis it contra dicta tyranni :*
'Aut spoliis ego iam raptis laudabor opimis
aut leto insigni ...'

« Aux paroles du roi, Pallas réplique par ces paroles : 'Je vais aujourd'hui acquérir grande gloire, ou par ces dépouilles arrachées au chef ennemi, ou par une mort insigne ...' » (trad. J. Perret).

Le mouvement concrétise la situation de communication dans une théâtralisation de la parole.

3. 6. De la mise en scène de la parole au silence

Il faut souligner l'importance des verbes ou des syntagmes exprimant une véritable mise en scène de la parole. Beaucoup de verbes dénotent l'intention des propos en même temps qu'ils suggèrent une intonation : *hortatur* (5, 189), *compellat* (1, 581), *reuocabat* (5, 167), *increpat* (6, 387), *gemens* (5, 869), *implorans* (12, 652). Les propos s'accompagnent aussi de gestes :

5, 685-687 : *Tum pius Aeneas umeris abscindere uestem*
auxilioque uocare deos et tendere palmas :
'Iuppiter omnipotens ...'

« Alors le pieux Énée déchire ses vêtements de dessus ses épaules, il implore l'aide des dieux et tend vers eux ses mains : 'Tout-puissant Jupiter ...' » (trad. J. Perret).

Plus encore, les propos peuvent avoir une résonance toujours ample, si bien qu'est nécessairement perçue l'autorité qu'ils expriment :

9, 112-116 : ... *Tum uox horrenda per auras*
excidit et Troum Rutulorumque agmina complet :
'Ne trepidate meas, Teucrici, defendere nauis
neue armate manus ; maria ante exurere Turno
quam sacras dabitur pinus ...'

« Alors une voix redoutable éclate dans les airs, elle emplit les oreilles de tous, Troyens, Rutules, en leurs bataillons : 'N'ayez souci, Troyens, de défendre mes vaisseaux, et n'armez pas vos mains. Turnus pourra mettre le feu à la mer plutôt qu'à ces pins sacrés ...' » (trad. J. Perret).

Tous ces verbes montrent une chose importante : s'il y a des moments de silence dans l'épopée, il y a en revanche peu de propos prononcés à voix basse ou dites en soi³¹. La parole des héros épiques est sonore, extériorisée, faite pour être largement entendue.

L'on soulignera la diversité de tous ces verbes, en notant cependant qu'ils ne sont pas des verbes d'affects (absence de structures *et metuit* : '...'). Ils illustrent un aspect important du DD bien mis en évidence par Jacqueline

³¹ 1, 36-38 : *cum Iuno aeternum seruans sub pectore uolnus / haec secum : 'Mene incepto desistere uictam / nec posse Italia Teucrorum auertere regem ?'*, "... quand Junon, gardant au cœur sa blessure éternelle, se dit ainsi : 'Est-il vrai ? je quitte mon dessein, vaincue, et je ne peux de l'Italie détourner le roi des Troyens ?' » (trad. J. Perret) ; 4, 533-534 : *Sic adeo insistit secumque ita corde uolutat : / 'En, quid ago ? ...'*, « À ce point, elle s'arrête, tourne et retourne ainsi ses projets : 'Voyons, que fais-je là ? ...' » (trad. J. Perret).

Authier-Revuz (1993 : 10), l'énonciateur donne le message dans sa matérialité signifiante et rapporte un acte d'énonciation avec les différentes nuances de la situation où cet acte prend place. Il s'agit de raconter la mise en place de la parole. Ces verbes caractérisent l'acte de langage et expriment la force illocutoire de l'énoncé³².

4. LA PROPOSITION INFINITIVE

En comparaison, le DI et la proposition infinitive sont très rares (une vingtaine d'exemples) et les verbes introducteurs sont fort peu variés, phénomène original par rapport aux prosateurs historiens chez qui prédomine le DI (cf. Utard 2004 : 16). Au-delà de ces différences de genre, les unités énonciatives au DI ne dépassent en général pas 3 vers, ce qui laisse penser que le DI est une reformulation, une traduction pour reprendre les termes de Jacqueline Authier-Revuz (1992 : 40). Cela oriente vers un type de parole assez particulier, différent de celui du discours direct. De fait, la structure indirecte se rencontre dans des contextes qui se laissent bien caractériser, selon que s'exprime la rumeur ou des personnages identifiés.

4. 1. La rumeur

La proposition infinitive peut exprimer une parole légendaire. Elle est alors en dépendance de verbes le plus souvent 'impersonnels' (type *dicunt*), parfois 'personnels' (type *X dicitur + inf.*), ou encore elle vient expliciter un substantif comme *fama*.

En général, les propos ainsi rapportés n'émanent pas des acteurs du récit, mais d'un savoir collectif et partagé qui renvoie à un passé bien antérieur à l'épopée d'Énée. Ce savoir explique un comportement, par exemple celui de Junon :

1, 15-16 : *quam Iuno fertur terris magis omnibus unam posthabita coluisse Samo ...*

« ... Carthage, que Junon, dit-on, chérissait, plus que tout autre sur la terre, plus que Samos ... »³³,

il constitue une référence dans une comparaison :

10, 565-569 : *Aegaeon qualis, centum cui bracchia dicunt centenasque manus, quinquaginta oribus ignem pectoribusque arsisse, Iouis cum fulmina contra tot paribus streperet clipeis, tot stringeret ensis : sic toto Aeneas desaeuit in aequore uictor*

³² Cf. B. CERQUIGLINI (1981 : 71) et D. LE PESANT (2013 : 29).

³³ De même 7, 62 ; 12, 845.

« Tel Égéon dans la légende, monstre aux cent bras, aux cent mains, vomissant de ses cinquante bouches le feu d'autant de poitrines, et contre les foudres de Jupiter, entrechoquant autant de boucliers, tirant cinquante épées, ainsi Énée vainqueur répand l'effroi dans toute la plaine ... » (trad. J. Perret),

ou encore il donne une histoire et donc fait exister un lieu :

7, 408-411 : *protinus hinc fuscis tristis dea tollitur alis
audacis Rutuli ad muros, quam dicitur urbem
Acrisioneis Danae fundasse colonis
praecipiti delata Noto ...*

« alors, sans relâcher, la sinistre déesse s'élève sur ses ailes sombres vers les murs du hardi Rutule, cette ville que Danée, nous dit-on, fonda pour des colons de la ville d'Acrisius quand le Notus l'eut jetée là. » (trad. J. Perret)³⁴.

Ce savoir partagé représente une référence nécessaire pour ancrer le récit dans un passé originel.

Les mêmes structures peuvent exprimer une rumeur qui, loin de faire référence à un temps ancien, véhicule une information sur des personnages de l'épopée. Ascagne tue un personnage vantard, mais la narration fait un détour en modalisant ce fait par un *dicitur* :

9, 590-592 : *Tum primum bello celerem intendisse sagittam
dicitur ante feras solitus terrere fugacis
Ascanius fortemque manu fudisse Numanum*

« Alors, en un premier essai, Ascagne, nous dit-on, décocha pour la guerre une des flèches rapides dont il effrayait depuis longtemps les bêtes promptes à fuir, et de ce coup il abattit le puissant Numanus » (trad. J. Perret).

Pourquoi ce détour ? Le verbe *dicitur* se situe à la charnière entre l'action nouvelle d'Ascagne dans la guerre proprement dite (*bello celerem intendisse sagittam*) et son activité antérieure (*ante feras solitus terrere fugacis*), et si le narrateur raconte l'acte d'Ascagne en se plaçant dans la perspective d'un savoir partagé, s'il s'appuie ainsi sur une large source, c'est pour donner une vérité à un fait à la fois étonnant et important, la première manifestation de la *uirtus* du fils d'Énée dans le combat décisif³⁵. La rumeur devient même un acteur du récit, telle la *fama* de la vie commune de Didon et d'Énée :

4, 191 : *uenisse Aenean Troiano sanguine cretum*

« était arrivé, dit-on, Énée, un héros d'ascendance troyenne »,

qui excite la colère du roi :

4, 196-197 : *Protinus ad regem cursus detorquet Iarban
incenditque animum dictis atque aggerat iras*

« D'un trait la rumeur dirige sa course vers le roi Iarbas ; par de tels propos elle enflamme son esprit, amasse en lui les colères » (trad. J. Perret),

³⁴ De même 1, 532 ; 3, 165 ; 7, 765.

³⁵ De même 4, 204.

ce qui provoque la réaction de Jupiter envoyant Mercure auprès d'Énée afin de le ramener à son devoir, avec les conséquences que l'on sait. La rumeur, pourvue de son expression linguistique habituelle, est un personnage de la narration par les effets qu'elle a³⁶.

4. 2. Paroles de personnages

Parfois, le discours indirect et la proposition infinitive expriment non pas une rumeur, mais des paroles de personnages bien identifiés.

En général, le discours indirect se comprend en relation avec le discours direct. Le discours direct du locuteur intègre sous la forme du discours indirect les paroles qu'il prête à une autre instance énonciatrice, mais cette intégration est un élément de son argumentation, par exemple afin d'asseoir son assurance. Turnus s'adresse ainsi à ses soldats, pour menacer les Troyens :

9, 154-155: *Haud sibi cum Danais rem faxo et pube Pelasga esse ferant (= Troiani), decimum quos distulit Hector in annum*

« Je ferai en sorte que bientôt les Troyens avouent qu'ils n'ont plus affaire à des Danaens, à cette armée pélasge qu'un Hector tint en respect pendant dix ans. »³⁷ (trad. J. Perret)

De manière plus originale, s'observe une alternance car le discours indirect est suivi du discours direct, avec un jeu entre la concision de l'un et le développement de l'autre. Les Troyennes pleurent Anchise sur la plage :

5, 615-616 : ... *Heu tot uada fessis et tantum superesse maris, uox omnibus una*

« 'Hélas ! tant d'eaux perfides, tant d'étendues marines attendent encore notre fatigue !' C'était leur seule parole à tous. » (trad. J. Perret),

et le discours indirect correspond à une parole ramenée à son contenu essentiel et incontestable (*uox una*), par rapport auquel s'oppose un discours direct donnant, avec leur longueur tortueuse, les paroles de duplicité d'Iris, qui, déguisée en vieille femme, cherche à les convaincre de brûler les vaisseaux troyens (623-641). De même, la demande de Nisus et d'Euryale pour être introduits auprès de Iule est exprimée au discours indirect :

9, 230-235 : ... *Tum Nisus et una Euryalus confestim alacres admittier orant, rem magnam pretiumque morae fore. Primus Iulus accepit trepidos ac Nisum dicere iussit.*

Tum sic Hyrtacides : '...'

« Alors Nisus et Euryale avec lui demandent instamment d'être introduits sur l'heure : l'affaire est importante et vaut qu'on s'y arrête.

³⁶ De même 6, 502 ; 7, 145 ; 8, 555 ; 10, 510 ; 11, 449.

³⁷ De même 8, 119 ; 11, 344.

Iule d'abord les a reçus, tremblants d'impatience, et donna la parole à Nisus. Alors le fils d'Hyrtacus, en ces termes : '...' » (trad. J. Perret), DI car il permet une brièveté traduisant l'impatience des deux jeunes gens (*trepidus*), avant l'exposé de leur projet proprement dit, au discours direct (v. 234-245).

La concision du discours indirect fait ressortir par contraste la profusion du discours direct, traduisant ainsi les états d'esprit différents des personnages : jeu entre la sincérité et la duplicité, impatience.

Parfois le discours indirect s'emploie seul. Il est d'autant plus difficile d'expliquer cet usage que les occurrences sont très peu nombreuses. Il en est ainsi quand Acca rapporte à Turnus la gravité des périls :

11, 897-902 : ... *iuueni ingentem fert Acca tumultum :
deletas Volscorum acies, cecidisse Camillam,
ingruere infensos hostis et Marte secundo
omnia corripuisse, metum iam ad moenia ferri.
Ille furens (et saeua Iouis sic numina poscunt)
deserit obsessos collis, nemora aspera linquit.*

« et au jeune Turnus Acca rapporte l'immensité du péril : l'armée des Volsques a été détruite, Camille a été tuée, les ennemis renforcent leur attaque et, avec l'aide de Mars, ils sont maîtres du terrain, déjà la terreur s'étend au pied des murs. Lui, l'esprit égaré – ainsi l'impose l'impitoyable volonté de Jupiter –, abandonne les hauteurs qu'il avait occupées, quitte les bois farouches. » (trad. J. Perret)

L'annonce des périls ne se fait pas au discours direct, mais avec une série de propositions infinitives, en dépendance de *fert*, si bien que le seul verbe conjugué suivant est celui du syntagme *ille furens deserit*. Le discours indirect est ici encore une parole sans réponse : elle a pour seule suite la violence pure³⁸. Si nos relevés sont justes, il existe un seul exemple de discours indirect ample, de plus de 3 vers. Au début du chant 8, Venulus est envoyé auprès de Diomède pour solliciter son aide :

8, 9-14 : *Mittitur et magni Venulus Diomedis ad urbem,
qui petat auxilium et Latio consistere Teucros,
aduectum Aenean classi uictosque Penatis
inferre et fatis regem se dicere posci
edoceat multasque uiro se adiungere gentis
Dardanio et late Latio increbrescere nomen.*

« En même temps, Vénulus est envoyé à la ville du grand Diomède pour lui demander des secours, lui apprendre que les Troyens s'établissent au Latium, qu'Énée arrivé avec une flotte y installe avec lui ses Pénates vaincus, prétend que les destins l'appellent à y être roi, tandis que de nombreux peuples se rangent aux côtés du héros dardanien et qu'au Latium de plus en plus son nom grandit ... » (trad. J. Perret).

Cas limite assurément. Le verbe introducteur n'est pas un verbe « dire » au sens strict, mais un verbe qui, s'il implique la parole, signifie « apprendre », en accord avec l'ampleur de l'information à faire passer.

³⁸ De même 7, 578.

Comme dans l'exemple précédent, la réponse n'est pas envisagée, car aux incertitudes sur la réponse de Diomède s'oppose l'apparition du dieu Tibre confirmant à Énée qu'il est bien arrivé au pays fixé par les dieux (v. 18-65).

En somme, si le discours indirect peut être autonome ou même être intégré dans une énonciation directe, il présente deux caractéristiques. D'abord, il ne laisse pas attendre une réponse alors que le DD peut exprimer une interlocution. D'autre part, il est souvent l'élément complémentaire, qui explique ou fait ressortir la spécificité d'une action, d'une prise de position.

5. CONCLUSION

Il est habituel de dire que le DD donne plus de vitalité au récit parce qu'il conserve le centre déictique du locuteur rapporté et qu'il rapporte fidèlement les propos comme le dit Andersen (2002 : 202-205). Peut-on expliquer ainsi la prédominance du DD dans l'*Énéide* ? D'abord, il n'existe pas de reproduction fidèle des propos, car c'est l'auteur qui invente le DD et donne un effet fictif de réel par le décrochage énonciatif. La prépondérance du DD tient en fait à la spécificité par rapport au DI. En effet, le discours indirect est une parole bien particulière qui n'attend pas de réponse : c'est la rumeur qui s'impose avec son caractère d'évidence, ce sont les propos ramenés à plus de concision parce qu'ils entrent dans une stratégie pour argumenter, pour faire ressortir un trait de caractère. Avec le discours indirect, la parole est un élément au service d'un épisode narratif, une toile de fond. Le discours direct, lui, installe la parole au cœur de la narration. La diversité des formes pour l'introduire est bien sûr un facteur de *uariatio*, mais le détail de l'analyse a montré bien souvent que les structures et les termes employés correspondent à des nuances. Il en est ainsi pour l'ouverture du discours : mise en relief d'un élément du discours par l'incise, sollicitation insistante de l'allocutaire et position d'autorité (*adfari, adloqui*), épanchement (*effundere*), effort sur soi (*dare uoces*), explicitation (*edere*). Il est illusoire de vouloir retrouver dans chaque occurrence une nuance distinctive, mais les rapprochements opérés mettent à jour des tendances au cœur d'un phénomène plus profond : dans l'épopée, la parole vive est une forme de l'action par le rapport de force qu'elle traduit.

REFERENCES

ANDERSEN, Hanne Leeth, 2002, « Le choix entre discours direct et discours indirect en français parlé : facteurs syntaxiques (et pragmatiques) », *Faits de langues*, 19, 202-210.

AUTHIER-REVUZ, Jacqueline, 1992, « Repères dans le champ du discours rapporté », *L'information grammaticale*, 55, 38-42.

AUTHIER-REVUZ, Jacqueline, 1993, « Repères dans le champ du discours rapporté (suite) », *L'information grammaticale*, 56, 10-16.

CERQUIGLINI, Bernard, 1981, *La Parole médiévale*, Paris, Les Editions de Minuit.

LE PESANT, Denis, 2013, « Sur les introducteurs de discours rapporté au style direct », in : C. Desoutter & C. Mellet (éds.), *Le Discours rapporté : approches linguistiques et perspectives didactiques*, Bern, Peter Lang, 21-44.

ROSIER, Laurence, 1999, *Le Discours rapporté. Histoire, théories, pratiques*, Bruxelles, Duculot.

SALVAN, Geneviève, 2005, « L'incise de discours rapporté dans le roman français du XVIII^e au XX^e siècle : contraintes syntaxiques et vocation textuelle », in : A. Jaubert (éd.), *Cohésion et cohérence : études de linguistique textuelle*, Lyon, ENS Éditions, 113-144.

SZNAJDER, Lyliane, 2000, « Discours indirect et dépendance syntaxique », in : Cl. Moussy (éd.), *De lingua Latina nouae quaestiones*, Louvain-Paris, Peeters, 609-626.

UTARD, Régine, 2004, *Le Discours indirect chez les historiens latins : écriture ou oralité ? Histoire d'un style*, Louvain-Paris, Peeters.

INDEX LOCORUM

Liste des passages de l'Énéide de Virgile cités

I, 15-16 : **4. 1.** ; 36-38 : 3. 6. (note 31) ; 229-232 : **3. 2.** ; 256-258 : **3. 1.** ; 321 : 2.2. (note 5) ; 406 : 3. 5. (note 30) ; 459 : 2.2. (note 5) ; 532 : 4. 1. (note 34) ; 561-562 : **3. 1.** ; 594-596 : **3. 2.** ; 614 : 3. 2. (note 23) ; 663-666 : **3. 1.** ; 753-755 : **2. 2.**

II, 69 : 2.2. (note 5) ; 76 : 2.2. (note 5) ; 107 : 3.1. (note 11) ; 147 : 3.1. (note 12) ; 147-148 : 3.1. (note 13) ; 387 : 2.2. (note 5) ; 700 : 3.1. (note 14)

III, 165 : 4.1. (note 34) ; 309 : 3.1. (note 11) ; 485 : 3.1. (note 11) ; 612 : 3.1. (note 11)

IV, 8 : 3.2. (note 24) ; 92-94 : **3.5.** ; 191 : **4.1.** ; 196-197 : **4.1.** ; 204 : 4.1. (note 35) ; 223-224 : **3.2.** ; 364-365 : **3.1.** ; 478 : 2, 1 (note 2) ; 532-534 : 3.6. (note 31) ; 558-560 : **2.1.** ; 590-591 : **2.2.** ; 632 : 3.1. (note 14) ; 650-651 et 663-664 : 3 (note 9)

V, 16 : 3.1. (note 11) ; 44 : 3.1. (note 11) ; 79 : 3.1. (note 11) ; 303-304 : **3.2.** ; 348-349 : **2.2.** ; 353 : 2.2. (note 5) ; 382 : 3.1. (note 11) ; 464 : 3.1. (note 11) ; 473 : 2.2. (note 5) ; 482 : 3.3. (note 26) ; 532 : 3.1. (note 11) ; 547 : 3.1. (note 10) ; 615-616 : **4.2.** ; 623 : 2.2. (note 5) ; 670 : 2.2. (note 5) ; 685-687 : **3.6.** ; 722-723 : **3.3.** ; 741 : 2.2. (note 5) ; 779-780 : **3.3.** ; 780 : 3.2. (note 20) ; 799-800 : **3.4.** ; 841-844 : **3.3.** ; 847 : 3.1. (note 11)

VI, 36 : 3.1. (note 10) ; 45-46 : 2.2. (note 6) ; 51-53 : **2.2.** ; 55 : 3.3. (note 26) ; 124-126 : **3.2.** ; 258-260 : **2.2.** ; 318 : 2.2. (note 8) ; 340-342 : **3.2.** ; 502 : 4.1. (note 36) ; 538 : 3.1. (note 13) ; 559 : 2, 1 (note 4) ; 562 : 3.2. (note 19) ; 629-631 : 2.2. (note 7) ; 666 : 3.1. (note 14)

VII, 62 : 4.1. (note 33) ; 68 : 2.2. (note 5) ; 91 : 3.1. (note 17) ; 116 : 2.2. (note 5) ; 121 : 2.2. (note 8) ; 145 : 4.1. (note 36) ; 194 : 3.4. (note 28) ; 292 : 3.3. (note 25) ; 330 : 3.1. (note 11) ; 357 : 3.2. (note 23) ; 408-411 : **4.1.** ; 419-422 : **3.5.** ; 451-453 : **3.4.** ; 544 : 3.1. (note 17) ; 578 : 4.2. (note 38) ; 594-595 : **2.2.** ; 765 : 4.1. (note 34)

VIII, 9-14 : **4.2.** ; 70 : 3.3. (note 26) ; 113 : 2.2. (note 5) ; 115 : 3.1. (note 12) ; 119 : 4.2. (note 37) ; 122 : 2.2. (note 8) ; 126 : 3.1. (note 14) ; 362 : 2.2. (note 5) ; 372 : 3.2. (note 21) ; 394 : 3.1. (note 12) ; 439 : 2.2. (note 5) ; 555 : 4.1. (note 36) ; 559 : 3.1. (note 11) ; 611-612 : **3.1.**

IX, 5 : 3.2. (note 19) ; 18 : 3.5. (note 30) ; 83 : 3.1. (note 14) ; 9, 112-116 : **3.6.** ; 154-155 : **4.2.** ; 198-200 : **3.1.** ; 230-235 : **4.2.** ; 280 : 3.1. (note 11) ; 319 : 3.2. (note 23) ; 389-391 : **2.1.** ; 423 : 2.2. (note 5) ; 590-592 : **4.1.** ; 633-634 : **2.1.** ; 640 : 3.1. (note 16) ; 652-654 : **3.1.** ; 735-739 : **3.1.** ; 747 : 2.1. (note 3) ; 781 : 2.2. (note 5)

X, 228-229 : **3.2.** ; 276 : 2.1. (note 4) ; 332-333 : 3.1. (note 15) ; 448-450 : **3.5.** ; 556 : 3.1. (note 11) ; 466 : 3.1. (note 13) ; 490-495 : **2.2.** ;

510 : 4. 1. (note 36) ; 556 : 3. 1. (note 11) ; 565-569 : **4. 1.** ; 591 : 3. 1. (note 15) ; 823-826 : **2.1.** ; 845 : 2.1. (note 4) ; 859-861 : **3. 2.**

XI, 41 : **3. 1.** ; 95 : 3. 4. (note 29) ; 344 : 4. 2. (note 37) ; 449 : 4. 1. (note 36) ; 459 : 2.2. (note 8) ; 463 : 2.2. (note 8) ; 481-482 : **3. 3.** ; 501 : 3. 1. (note 11) ; 535 : 3. 4. (note 27) ; 556 : 3. 1. (note 11) ; 685 : 3. 1. (note 11) ; 820-821 et 825 : **3. 2.** ; 839-840 : **3. 4.** ; 855 : 2.2. (note 5) ; 897-902 : **4. 2.**

XII, 10 : 3. 1. (note 15) ; 71 : 3. 1. (note 15) ; 228 : 3. 1. (note 11) ; 259 : 2.2. (note 5) ; 295 : 3. 1. (note 11) ; 358 : 3. 4. (note 29) ; 434 : 3. 1. (note 11) ; 564 : 3. 1. (note 11) ; 676 : 2.1. (note 4) ; 777 : 2.2. (note 5) ; 792 : 3. 2. (note 22) ; 845 : 4. 1. (note 33) ; 888 : 3. 1. (note 11) ; 931 : 2.2. (note 5)

Autres textes

Enn. *ann.* 563 : 3.1. (note 18)

Lucan. 9, 584: 3.1. (note 18)

Ov. *met.* 11, 289-290 : 3. 1. (note 18)

Sil. 11, 211 : 3.1. (note 18)

Stat. *Theb.* 10, 689 : 3.1. (note 18)